

Sylvie THIÉBLEMONT-DOLLET, *Octave Mirbeau - Un journaliste faiseur d'opinion*, Presses universitaires de Nancy, 2001, 107 pages ; 110 francs (16, 77 euros). Préface de Monique Villette.

En 1985, pour les besoins de sa thèse de troisième cycle sur Mirbeau critique d'art, une étudiante de Nancy, Sylvie Thiéblemont, a pris contact avec moi pour obtenir de la documentation sur les relations de Mirbeau avec les peintres. Ne sachant pas alors que j'allais reprendre des travaux interrompus depuis 1970, je lui ai volontiers communiqué la copie des lettres de Mirbeau adressées aux peintres, notamment Monet et Pissarro, lettres qui étaient alors inédites, de même que ses lettres de jeunesse. Grâce à ces documents, elle a obtenu le diplôme convoité. Mais quand j'ai reçu la chose qu'elle avait signée et sous-titrée *Un mécène au regard accusateur*, j'ai été effaré de sa nullité : totale incapacité à comprendre quoi que ce soit à la personnalité de Mirbeau, à ses combats esthétiques et à ses combats politiques, grossières ignorances, jugements infantiles, considération naïves, style d'élève de seconde (et encore suis-je indulgent...). Pour lui avoir avoué sans ambages ce que je pensais de son triste *pensum*, je n'ai évidemment plus jamais entendu parler d'elle et m'en suis aisément consolé. Cela ne l'a pas empêchée de rédiger quelques années plus tard, comme si de rien n'était, un article où elle révélait l'incommensurable étendue de son ignorance des études mirbelliennes et que m'a communiqué avec effarement une universitaire de Lorraine, indignée, ni de postuler à un poste dans le supérieur, notamment à Lille, où on lui a fait observer qu'il était bien présomptueux de se prétendre spécialiste d'un auteur auquel elle ne comprenait strictement rien et qu'elle n'avait même pas pris la peine de lire et d'une époque dont elle ignorait absolument tout.

Nullement découragée, voilà qu'elle récidive, avec la complicité de Presses nancéennes qui n'ont apparemment d'"universitaires" que le nom et qui se discréditent étrangement en publiant cette triste resucée de la fameuse "thèse", tombée par bonheur dans les oubliettes du mépris. Qu'on en juge : dans la bibliographie, elle ne signale aucun des quelque quarante volumes de Mirbeau publiés depuis treize ans, hors *Dans le ciel*, pas même les *Combats esthétiques* sur lesquels était supposée porter sa "recherche"... Plus fort encore : pour elle, les études mirbelliennes se sont arrêtées en 1981 avec la thèse de troisième cycle de Jean-François Nivet, et elle ne cite aucun des vingt volumes publiés depuis, pas même la biographie de Mirbeau — un comble pour quelqu'un qui prétend raconter sa vie ! —, aucun des *Cahiers Mirbeau*, et aucune des quelque douze thèses soutenues depuis, sans parler de la centaine de mémoires universitaires dont elle n'a, bien sûr, jamais entendu parler, pas plus que du Fonds Mirbeau d'ailleurs... Ce n'est plus seulement une ignorance effarante : c'est d'une malhonnêteté caractérisée ! Pour compenser l'absence de tout apport personnel et de toute espèce de réflexion, et histoire de meubler le vide sidéral de cette invraisemblable publication subventionnée par l'université de Nancy II, elle cite complaisamment les références — de l'époque ! — des lettres que je lui avais communiquées, comme si elle les avait découvertes elle-même, elle qualifie d'inédites les lettres à Monet, à Pissarro ou à Alfred Bausard publiées en 1989 et 1990, et elle reproduit en annexe les actes de naissance, de mariage et de décès de l'imprécateur, comme si elle avait fait ses preuves de "chercheuse"... La donzelle ne manque décidément pas de culot !

À lire son ahurissant opuscule, on ne manque pas de s'instruire. On apprend ainsi, non sans quelque surprise, que Mirbeau a bel et bien écrit le fameux article mythique sur Monet et Cézanne dans les colonnes de *L'Ordre* [sic] ; que ses critiques dramatiques se réduisaient alors à des résumés des œuvres (?) ; qu'il a collaboré à *L'Ariégeois* dès 1876 (!) ; qu'il regagne Paris dès sa "destitution" comme chef de cabinet du préfet en décembre 1877 ; qu'il collabore à *La France* dès 1879 (!!) ; qu'il traite de l'actualité "*sur un mode banal et fade*" (!!!) ; qu'il a signé des articles Don Quichotte ; qu'il est entré au *Gaulois* grâce à l'intercession d'Alice ; et, plus stupéfiant encore, que sa conversion à l'anarchisme est due à l'influence de la même Alice, "*qui avait l'habitude de fréquenter au* [sic] *Levallois-Perret certains anarchistes très engagés*" : pour elle, assène-t-elle, cela "*ne fait aucun doute*" (p. 19) !... Par la suite, on découvre avec stupéfaction que Mirbeau, quoique dreyfusard, n'a jamais rien écrit dans *L'Aurore* — elle ne connaît naturellement pas le recueil de ses articles dans *L'Affaire Dreyfus* et n'a même jamais entendu parler du céléberrime "Palinodies", croyant y voir un "entretien" rapporté par Paul Matheix... — ; qu'il commence à rédiger en juin 1899 *Le Journal d'une femme de chambre* (dont la première mouture a paru en

1891...), en 1911 *Dingo* (en chantier depuis trois ans...) et en 1913 *Le [sic] Gentilhomme* (rédigé en... 1900 !) ; qu'il a fait une longue tournée en Allemagne et en Autriche en 1904, un long voyage en Hollande et en Allemagne en 1906 ; et que, s'il est prématurément "dégradé" [sic], il "succombe en réalité aux coups de ses ennemis" (p. 77)... On croit rêver ! Où son imagination délirante va-t-elle donc chercher tout ça ?...

Voici maintenant, pour l'édification et l'amusement de nos lecteurs, quelques perles qui en disent long sur la subtilité de ses jugements, sur la finesse de son style et, plus cocasse encore, sur sa connaissance des œuvres littéraires de Mirbeau, qu'elle n'a visiblement pas plus ouvertes que les collections de *L'Ordre*, de *L'Ariégeois*, de *La France* ou de *L'Aurore* : dans ses *Lettres de ma chaumière*, "tous les personnages sont croqués sous la forme d'animaux de basse-cour, de rapaces ou de plantes sauvages" [sic] (p. 21) ; dans *Le Calvaire*, "Mirbeau s'adonne à la description de paysages plus évocateurs les uns que les autres" (p. 22) ; dans *L'Épidémie*, la fièvre typhoïde est le "symbole de la lutte des partisans de Dreyfus" [sic] (p. 53) ; *Le Jardin des supplices* est "un poème érotique au ton symboliste" (p. 56) ; dans *Le Journal*, Mirbeau "fait découvrir la géographie de la société parisienne, provinciale ou étrangère" et "détaille avec finesse les esprits les plus galants et parfois assez libertins" [sic] (p.57) ; *Les Amants*, suite de "murmures, de gémissements, de pleurs et de sanglots que s'échangent [sic] deux amants éplorés", "n'est qu'une fantaisie de l'auteur qui ne mérite pas d'attention particulière" (p. 62) ; dans *Scrupules* et *Le Portefeuille*, "Mirbeau s'égare quelque peu dans un théâtre sans allure, au ton morbide, triste et désespéré" [sic] (p. 63)... Et il y en a comme cela quelques dizaines de pages... Cette plaquette constitue un tel bêtisier, si inénarrable et inépuisable, qu'elle donne irrésistiblement envie de citer Mirbeau s'adressant à Millevoye dans un de ses articles de *L'Aurore* (vous savez, ces articles qui n'ont jamais existé...) : "Ah ! Monsieur, il y a une chose qui m'étonne et que j'admire : c'est votre bêtise, c'est votre persistance, votre ténacité dans la bêtise... Comment cela peut-il arriver que vous n'avez jamais un répit, jamais le moindre repos dans la bêtise ?... Je sais bien que, quand on est bête, c'est pour longtemps... Mais avoir, comme vous avez, cette tension extraordinaire, continue, éternelle, dans la bêtise, n'est-ce point un prodige ?" (*L'Affaire Dreyfus*, pp. 220-221).

Devant un tel ramassis d'effarantes balivernes, d'erreurs grossières, d'ignorances monumentales et de jugements niais, assénés avec la grotesque assurance de qui ne doute de rien et ne s'est jamais posé la moindre question sur quoi que ce soit, et surtout pas sur Mirbeau, on peut certes prendre le parti de s'esclaffer. Mais 110 francs pour une franche rigolade, "c'est cher, c'est très cher", comme écrit le jeune Octave à son ami Alfred, et l'on n'a pas vraiment envie de dire comme lui, après avoir goûté les charmes d'Herminie : "Mais une fois dans son existence"... Là cependant n'est pas le pire. Le plus inquiétant, c'est que, en voyant ce recueil d'âneries publié par des presses qui se disent "universitaires", des lecteurs innocents pourraient être incités à accorder un tant soit peu de crédit à la prose thiéblemontienne. Prions saint Octave pour que son intercession préserve à jamais sa mémoire de cette peste bubonique !

Pierre Michel